

Picto, Cellulo & Cie

2 PAGES D'IMAGES REMIXÉES PAR PHIL CASARO

FREAKS GRAPHIQUES

La revue **Hey!** remet le couvert avec une deuxième exposition "Modern Art & Pop Culture" à la Halle Saint-Pierre, accompagnée d'un catalogue mahous.

➤ "On se croirait dans *Freaks!*" s'exclame un visiteur. Vrai, ne manque à l'entrée de l'expo qu'un aboyeur de foire sur une estrade, flanqué d'une femme à barbe, d'un homme à trois jambes, de siamois et de quelques *pinheads* pour inviter le chaland à mater ce qui se dissimule derrière les rideaux de cette seconde expo *Hey!*: "Entrez, entrez mesdames et messieurs, venez admirer l'inquiétant Joe Coleman, Mike Davis le maniériste, l'exquise Mirka Lugosi; vous verrez une tête de femme à cornes d'antilope, une peau humaine tatouée et tannée étalée comme un trophée de chasse, le Cabinet de curiosités de Pierre Bazalque, l'automate "électromécanomniac" de Gilbert Peyre qui répète en boucle "j'ai froid" malgré son manteau de fourrure; découvrez les chopos Kim Jong-il et les lapins nazis moulés par Charles Krafft;

Charles Krafft



les poupées Barbie criminelles de Marvel Clayton; Travis Louie et ses vampires blafards; les retables sadiens du Japonais Masami Teraoka et ses orgies de geishas enceintes et d'évêques lubriques; les chimères argentiques de Joel-Peter Witkin... Et bien d'autres merveilles et monstruosités..." Louis Pons, artiste brut (et doyen des créateurs exposés – enfin, de ceux encore en vie), qui puise la matière première de ses reliquaires et "assemblages" dans les rebuts et les déchets – "La décharge publique, un musée qui a raté son coup" –, énonce aussi: "Mieux vaut un cauchemar bien à soi que le rêve d'un autre", formule qui pourrait résumer toute l'expo, balade hantée à travers les recoins les plus obscurs des imaginaires d'une soixantaine d'artistes venus de tous les coins du globe. L'espace circulaire et ténébreux de la salle d'expo du rez-de-chaussée achève de désorienter le visiteur, qui ne sait plus où donner de la tête entre la grande paire d'ailes faites d'un montage de mains en résine hyperréalistes du Coréen Choi Xooang, les créatures bio-mécaniques de Giger à côté des planches oniriques du *Little Nemo* de Winsor McKay, les jouets parodiques en plastique sous blister de Suckadelic, le gros bébé écorché



armé de flingues de la Batave Carolein Smit (Pays-Bas), ou les très curieux livres découpés de Brian Dettmer, comme ce *Manuel d'anatomie pratique* dont les gravures des pages évidées se superposent pour donner une sorte de collage en relief. Au premier étage, des créatures à poils et à plumes mi-anges mi-bêtes pendouillent sous la verrière de la Halle. En pleine lumière, le mystère se dissipe un peu. Ici Di Marco côtoie Jack Kirby, Mati Klarwein, auteurs des célèbres pochettes de Miles Davis, voisine avec le Croate Davor Vrankic et ses sombres mines de plomb grand format. Voici encore Todd Schorr

Suckadelic



Brian Dettmer

qui détourne les personnages de Basil Wolverton ou Disney, et les têtes de mort en papier mâché décorées de "Jim Skull", né en Nouvelle-Calédonie, qui font songer aux crânes océaniques surmodelés et décorés de fibres végétales et de coquillages. En fin de parcours, on frise l'overdose, et toutes ces bizarreries amoncelées menacent de s'annuler mutuellement.

Une fois rentré chez soi, la rétine et les neurones explosés par ce capharnaüm kaléidoscopique, on peut feuilleter à tête reposée le catalogue, pesante dalle format 30 x 30 dorée sur tranche reliée en imitation cuir rouge. Et s'attarder sur deux grands cinglés exposés à la Halle, l'un petite célébrité de l'underground, l'autre totalement obscur: Joe Coleman et Serajat.

JOE LE KAMIKAZE

Le premier a d'ailleurs déjà fait l'objet d'un bouquin volumineux, *The Book of Joe*. Leonardo Di Caprio, Johnny Depp ou Iggy Pop collectionnent ses œuvres; Asia Argento, fan de longue date, lui a fait jouer un producteur de films détraqué dans *Scarlet Diva*.

Joe Coleman, né en 1955 dans le Connecticut, a commencé par se tailler une réputation comme performer à la fin des années 1970 à New York. Son personnage de chaman kamikaze, "professeur Mombooze-o", montait sur scène avec un groin de cochon, une tête de mouton écorchée et autres bouts de barbaque accrochés à ses frusques, décapitait des souris avec les dents, jetait criquets et grenouilles sur les spectateurs, puis les menaçait d'un fusil à canon scié... Bon, d'accord, on peut préférer Fernand Raynaud. Pour expliquer cette rogne destructrice, Joe Coleman invoque une enfance cabossée entre une mère au sex-appeal ravageur qui se rêvait en actrice et un père ancien marin qui avait cassé du Jap à Iwo Jima, avant de sombrer dans l'alcoolisme violent. Tandis que papa cuvait sa cuite du samedi soir, maman emmenait le petit Joe à l'église catholique du coin, dont le sanglant calvaire du Christ en relief qui décorait les murs fascinait le garçonnet autant que les films d'horreur qu'il voyait à la télé. A 5 ans, Joe griffonnait des crucifixions gore (comme quoi on devrait interdire la Bible aux mineurs), à 8 ans, il flanquait le feu au terrain de son école, à 15 ans, une boîte à biscuits bourrée de pétards dissimulée sous sa chemise, le forsa protégé par une serviette mouillée, il se faisait "explorer" dans un cocktail-party républicain où il s'était incrusté... A 20 piges, Joe ne fait pas long feu à l'Ecole des Arts Visuels de New York. Ses profs jugent qu'il ne fait pas de l'art,

Joe Coleman



mais de l'illustration, et que son travail est "fasciste et schizophrène". Tout en poursuivant ses performances pétaradantes et en faisant le taxi pour gagner sa croûte, Joe tâte de la BD underground, dans *Bizarre Sex*, notamment. Mais il ne se sent pas plus de ce bord-là que de celui des beaux-arts. Et rejette l'étiquette "artiste outsider", trop "condescendante". Joe Coleman commence alors à peindre à l'acrylique sur des panneaux de bois ses icônes flamboyantes d'enlumineur allumé. Équipé de lunettes loupes, il cisele des scènes bourrées de détails microscopiques qui vibronnent autour du personnage central. Chaque tableau raconte une histoire: celle de l'ennemi public numéro un, Dillinger; de Phineas T. Barnum le roi du cirque; de Hank Williams et Ernest Tubb, pionniers de la country music; d'Albert Hicks, tueur à gages des gangs new-yorkais au début du 19^e. Une galerie démente de marginaux, de phénomènes de foire, d'artistes de l'évasion (Houdini) ou de tueurs en série. Que des autoportraits, selon Joe. Sa propre effigie, *A Doorway to Joe*, qui trône dans l'expo, le montre au milieu d'un fourmillement d'allégories résumant ses influences: les *Shock Suspense Stories*, Tex Avery, les polars de Jim Thompson, les films d'Orson Wells (sic), Robert Mapplethorpe, Sam Peckinpah, William Blake...

Joe entend peindre, dans la lignée des primitifs flamands, les saints et les démons de son époque, raconter des histoires tragiques d'aujourd'hui, comme celles de Mary Bell l'enfant tueuse ou

"Odditorium" (odd = bizarre), qu'il a accumulé dans son appartement, Joe Coleman conserve notamment une mèche de cheveux de Charles Manson, l'original d'une lettre écrite à la mère d'une de ses victimes par le cannibale Albert Fish ou encore des dessins niais exécutés par d'autres assassins tordus. Bon, on peut préférer la collection de porte-clés et de tire-bouchons de l'oncle Anatole.

UN BELGE CRAPOTEUX

Pour le catalogue de l'expo de la Halle, les organisateurs, Anne et Julien, également fondateurs de la revue *Hey!*, ont interviewé un mystérieux collectionneur qui se dissimule sous le nom de Mony Vibescu (personnage des *Onze mille verges d'Appolinaire*). "Vibescu" raconte comment dans les années 1960 il fit la connaissance à Bruxelles, par l'intermédiaire d'un libraire belge grippe-sou surnommé le "Sourd" qui vendait sous le comptoir bouquins et cartes postales érotiques, du dessinateur Serajat. Ce dernier, qui s'appelait en réalité Roger Jadot comme tout un tas de bons Belges, vivait au crochet de l'Etat et de trois femmes à qui il avait fait une demi-douzaine de gosses. Il réparait aussi des télévisions qu'il ramassait sur les trottoirs. "Il avait toujours un mégot de cigarette et des idées politiques redoutables aux lèvres", dit Mony Vibescu, qui dépeint les tableaux traînant dans l'appartement crasseux

de Jayne Mansfield, déesse de l'écran et martyre, décapitée (selon la légende) dans un accident de voiture. Les tableaux de Joe Coleman, criblés de légendes et de citations, se lisent autant qu'ils se regardent. Dans cette "tapisserie cinglée qu'est l'humanité", Joe fait surtout une fixette sur les "serial killers", qu'il considère comme des espèces de chamans qui se seraient aventurés dans les abysses les plus noirs de la psyché humaine. Dans le bric-à-brac d'objets abracadabrants, baptisé aux murs boucanés par la nicotine. Entièrement réalisées aux crayons de couleur sur du papier contrecollé de grand format, les œuvres de Serajat représentaient obsessionnellement des scènes de donjon SM. Le dessinateur recopiait des pépées à oilpé et des actrices sexy dans des magazines du genre *Cinéma* ou *Paris Hollywood* — du coup les poses cucul des donzelles fouettées par un Tony Curtis en sandales de gladiateur jurant comiquement avec la cruauté de ces scènes sanglantes. Quand même, la fresque surnommée "Les Vierges de Nuremberg et Brigitte Bardot" fout bien les chocottes: on y voit un bourreau enfermer des femmes plus ou moins dénudées dans cet instrument de torture glaçant baptisé "vierge de Nuremberg" ou "vierge de fer", sorte de sarcophage au couvercle muni de pointes acérées. Serajat recadrait des bouts de ses grands dessins pour en faire des cartes postales. Mais le tout composait une sorte d'histoire, résumée dans un manuscrit que le dessinateur confia à Vibescu. Dans ce roman, deux sectes sado-maso se dominaient féroceement à tour de rôle. Vibescu raconte qu'il passa le bouquin à un éditeur français, qui le retourna par la poste, laquelle perdit le paquet, à moins qu'un facteur lubrique l'ait chouré. L'unique expo du vivant de Serajat, à



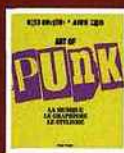
Serajat

Bruxelles, fut fermée au bout de 24 heures. Deux livres ont été édités sous le manteau et à son insu. Roger Jadot est mort dans les années "nonante" et la majeure partie de ses sidérants fantasmes de papier s'est volatilisée.

➤ Exposition *Show Hey! Modern Art & Pop Culture, part II*, Jusqu'au 23 août 2013 à la Halle Saint-Pierre, Musée d'art brut, populaire et singulier, 2, rue Ronsard, 75018 Paris; catalogue chez Ankama éditions. *The Book of Joe - The Art of Joe Coleman*, éditions Last Gasp (import).

PICTO PRESTO

Parlant de sado-maso, en voici du "pour de rire", avec Delfeil de Ton qui s'était bien marré à pousser la maniaquerie des rituels SM jusqu'à l'absurde dans *Mon cul sur la commode*, parodie déconçante d'*Histoire d'O* parue en 1975, rééditée par Wombat avec sa suite, *Retour à Passy*. Extrait: "Il regarda encore, en la faisant se retourner, la marque au fer rouge des initiales de Sir Stephen sur ses fesses, et il dit qu'il ferait ajouter les siennes. Quand il fut parti, Ophélie se dit que les initiales de Sir Stephen étaient "SS" et que celles du Commodore Rivière de Seine étaient "CRS". Cela ferait "CRS SS". Ophélie rit. Elle avait de l'humour."



Encore un paveton: *Art of Punk*, de Russ Bestley et Alex Ogg (Hugo Image). Un panorama assez complet de l'imagerie punk et post-punk, à travers pochettes, flyers, affiches, journaux, badges. Dommage que la couverture se contente de pasticher paresseusement la célèbre pochette de *Never Mind The Bollocks*. Le graphisme punk était au diapason du "do it yourself" de la zique: trois accords pour composer un morceau, et des photocopies contrastées à mort pour bricoler une pochette. Ce catalogue raisonné de l'esthétique destroy compile, annote et coule dans le bronze toute une production qui se voulait éphémère et "sans futur". Dans les pages consacrées à "l'internationale punk", manque la bande à Bazooka, les nihilistes graphiques du punk français, présents justement dans l'expo *Hey!*.



Philémon, le dessinateur Fred (Frédéric Othon Théodore Aristides de son vrai nom), est mort le 2 avril passé, quelques semaines après la publication de ce dernier album. *Le train où vont les choses* était resté en rade depuis un quart de siècle, des ennuis de santé ayant empêché Fred de l'achever. Pour compléter les 28 planches déjà dessinées, Fred s'en est tiré par une astuce qui boucle la boucle du cycle Philémon. Puis il a tiré sa révérence. Hum.